

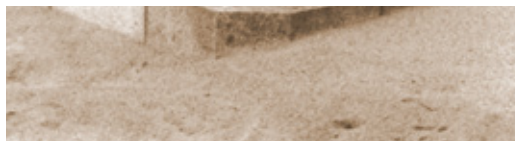
D'HISTOIRE

Un Brains

N°3 - 2014



A la mémoire de ceux de 14-18



SOMMAIRE

1914 : la guerre sera courte.....	page 4
1915 : combattre en Artois et en Champagne.....	page 6
1916 : Verdun.....	page 9
1917 : marre de la guerre, mais la faire quand même.....	page 13
1918 : jeter ses dernières forces dans la bataille.....	page 17
1919 : le retour au foyer.....	page 19
1919 - 1920 : authentifier les disparitions et enregistrer de nouveaux décès.....	page 21
1921 : graver le souvenir des morts dans la pierre.....	page 22

2

EDITORIAL

L'équipe municipale a souhaité publier le travail de Yves Lostanlen qui dans ce " Brains d'histoire n°3 " nous retrace la guerre 14-18.

2014 est l'année de la commémoration du 100^e anniversaire du début des combats de cette guerre mondiale que l'on a sans doute trop hâtivement qualifiée de " der des der ".

Dès lors, le monde entier va se trouver plongé dans un véritable chaos, qui va durer plus de quatre longues et terribles années. Jamais une guerre n'aura été aussi violente.

S'il ne reste plus d'acteurs survivants de ce conflit, la mémoire qui a été transmise au fil des ans doit rester intacte.

C'est un grand honneur de pouvoir transmettre aux générations ce souvenir ... par ces témoignages et extraits de lettre de soldats.

Merci Yves Lostanlen.

Laure Beslier
Maire de Brains

A la mémoire de ceux de 14-18

Centenaire de la Grande Guerre. BRAINS. Novembre 2014

" L'officier ordonna d'ouvrir le feu... La fusillade libéra les esprits sans freiner la progression de l'immense nappe bouillonnante, méthodique, inexorable. Et maintenant qu'elle était proche à les toucher, levant devant leurs yeux effarés un bras dérisoire pour s'en protéger, les hommes se demandaient quelle nouvelle cruauté on avait encore inventée pour leur malheur. Les premiers filets de gaz se déversèrent dans la tranchée.

La préparation du terrain à l'artillerie lourde avant une attaque d'envergure s'étalait sur huit jours parfois, huit jours pendant lesquels tombait dans le périmètre à réduire de quoi rayer un pays de la carte. Les malheureux, terrés à ne pas bouger une oreille, assourdis par le vacarme, ne pouvaient tendre un bras pour se saisir d'une gourde, jeûnant des jours avant que ne passe la cantine (ces héros sans armes qui progressaient dans les boyaux porteurs d'une gigantesque marmite à ne pas renverser, les musettes pleines de pain), dormant éveillés dans un repli du sol, assurés que le monde jusqu'à la fin ne serait plus que ce foyer de l'horreur. Les cadavres abandonnés s'enlisaient peu à peu dans la glaise, glissaient au fond d'un entonnoir, bientôt ensevelis sous une muraille de terre. On trébuchait pendant un assaut sur un bras à demi déterré, un pied, et, tombant le nez sur le nez d'un cadavre, on jurait entre ses dents, les siennes et celles du mort. "

Ces deux extraits des *Champs d'Honneur*, le roman qui valut à Jean ROUAUD le prix Goncourt en 1990, paraissent singulièrement proches de nous dans notre commémoration du centenaire de la Première Guerre Mondiale.

D'abord, parce que l'écrivain dépeint les souffrances de soldats de la Loire-Inférieure, paysans de Campbon, commune

ressemblant à bien des égards à celle de Brains par la manière d'être et de vivre de ses habitants. Ensuite, Jean ROUAUD fait partie, comme beaucoup de celles et ceux qui s'impliquent dans les initiatives brennoises du Centenaire, de la génération des petits-enfants de poilus. Ces deux raisons adossent au souffle littéraire du romancier le sentiment de respect

dû à la mémoire de ceux qui ont vécu l'enfer des tranchées, connu l'arme sournoise des gaz, causé à leur corps défendant des nuits d'anxiété pour leurs proches.

Plus de 200 hommes de Brains, âgés de 20 à 48 ans, ont été mobilisés : soit un habitant sur cinq environ. Trente-cinq "moururent pour la France", selon la formule consacrée. Beaucoup reviendront du conflit amputés, gazés, meurtris à tout jamais dans leur chair.

Nous allons évoquer ici, année après année, la mort de sol-

dat de Brains, la resituant dans son contexte des batailles, du décret de mobilisation générale du 1^{er} août 1914 jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918. Chacune des quatre années de guerre inclura des extraits du carnet et de cartes postales qu'un poilu de Brains adressait presque quotidiennement à sa femme et à son fils, donnant ainsi chair à cette époque si déshumanisante. Puis, nous parlerons des trois années suivantes, plus obscures, mais marquées par la démobilisation, la recherche des disparus, et, pour finir, par l'érection du monument aux morts en 1921.

1914 : la guerre sera courte.

L'idée est largement partagée. La guerre n'est commencée que depuis 19 jours et déjà la commune de Brains compte son premier mort. Il s'agit de François COLIN, 23 ans, soldat du 93^e Régiment d'Infanterie. Il a été tué à Maissin, en Belgique, à 45 kms au nord de Sedan, comme des milliers d'autres, Bretons et Vendéens du 11^e Corps d'Armée notamment, lors de la bataille des 22 et 23 août 1914.

Quelques semaines plus tard, se produit la vaste opération stratégique que l'on a appelée "la course à la mer". Hébuterne, pe-

tite commune située près d'Arras, est le théâtre de combats importants en octobre. Le 6, trois Brennois du 81^e Régiment d'Infanterie y perdent la vie : Pierre MICHAUD, 36 ans, "tué à l'ennemi", selon la formulation lapidaire et desséchée de l'administration militaire ; Pierre DURAND, 41 ans ; Léon GARNIER, 35 ans, tous les deux "disparus", terme pudique qui laisse imaginer qu'ils ont été déchiquetés par les explosions d'obus, ensevelis sous des mètres cubes de gravats.

Un autre Brennois du 81^e Territorial, celui dont la correspondance et les écrits ont été conser-

vés, note dans le carnet qu'il a tenu du 18 août 1914 au 16 août 1915, régulièrement jusqu'à la fin de 1914, épisodiquement ensuite, désabusé devant l'incertitude de l'issue de la guerre : " 3 octobre. On marche en avant à travers les plaines, jusqu'à l'ennemi. Mais des ordres nous enjoignent de faire demi-tour car on gênait l'artillerie. De là, nous nous sommes dirigés vers le cantonnement d'Hébuterne. On se couche à 11 heures. Réveil à 5 heures le lendemain matin pour prendre position autour du bourg. Nous avons creusé des tranchées et dormi dedans. Le lendemain, lundi 5 octobre, les obus n'ont pas cessé de pleuvoir sur nous, dans les tranchées. Mardi, la même chose. Les Allemands s'étaient rapprochés pendant la nuit. Toute la

journee et toute la nuit, on n'a pas cessé de tirer. Nous avons fait 40 prisonniers. Il y a eu plusieurs morts et beaucoup de blessés dans notre compagnie. Mercredi, nous avons encore passé la nuit dans les tranchées. Jeudi 8, nous avons quitté Hébuterne pour un autre cantonnement... 10 octobre : aujourd'hui, j'ai appris que Léon GARNIER et Pierre DURAND de la Bauche ont été tués à Hébuterne... "

Le 6 novembre, notre soldat envoie une carte postale à son petit garçon de 8 ans : " Je viens de recevoir ta carte datée du 30 octobre. Elle n'a pas mis longtemps à venir celle-là. Je suis bien content que tu n'oublies pas ton papa. Je t'envoie une belle carte que tu mettras dans l'album

5



Visé à Paris N° 54. — Guerre 1914-1915. — HEBUTERNE (P.-de-G.)
Ce qui reste du presbytère. — What is left of the personage house

de grand-mère. Ton papa qui t'embrasse. " Le 19 décembre, il écrit à sa femme : " J'ai reçu aujourd'hui trois ballots et je pense que ça doit être tout. Je n'ai plus besoin de rien ; j'ai déjà mes sabots et c'est tout ce que je voulais. Hier, j'ai reçu

deux lettres de toi et un portrait de notre fils... " L'armée et l'administration des postes avaient donc mis en place un système performant d'acheminement du courrier et des colis. C'était essentiel pour le moral des troupes.

1915 : combattre en Artois et en Champagne

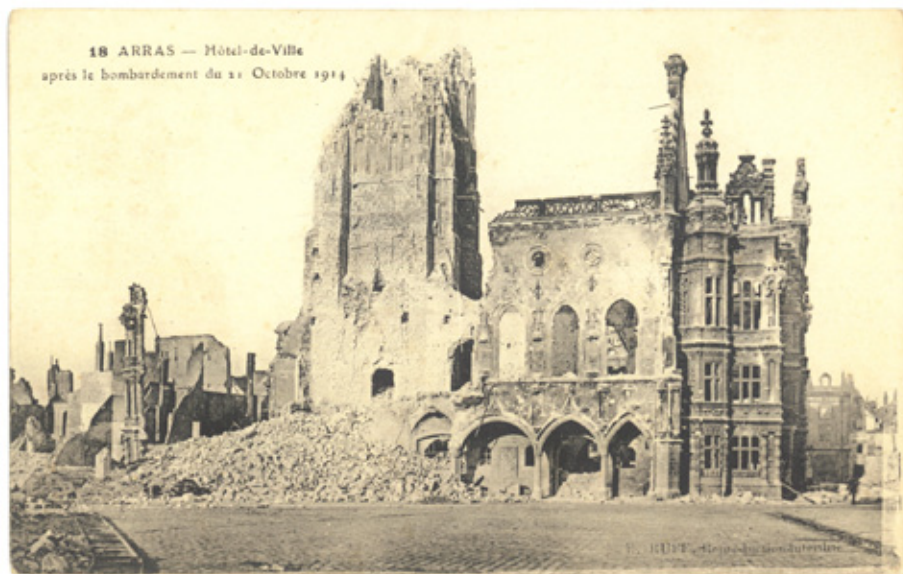
Les Eparges, Agny, Mesnil-Hurlus. Trois localités à retenir.

La bataille des Eparges, dans la Meuse, se résume à une série de combats pour la maîtrise de la crête des Eparges, du 17 février au 5 avril 1915. Ces affrontements se sont déroulés sous la pluie, la neige, et dans la boue. Ils illustrent une des grandes caractéristiques de la guerre : une durée de plusieurs semaines, des séries d'attaques et de contre-attaques avec de nombreuses pertes humaines, pour des gains territoriaux faibles, voire nuls. C'est dans les premiers jours de cette bataille que Julien VINET, du 106^e R.I., 23 ans, sera " *tué à l'ennemi* ", comme le mentionne laconiquement sa fiche matricule.

Autour du chef-lieu du Pas-de-Calais, les combats font rage en septembre 1915. François BERTHOMÉ, caporal au 125^e R.I., 21

ans, décède devant Agny le 6 de ce mois. Le 24 septembre, c'est Jean-Baptiste MARAIS, du 81^e R.I., 40 ans, qui est " *tué à l'ennemi* " devant Arras. Le lendemain, c'est Edmond POUVREAU, du 135^e R.I., pas encore 20 ans, qui disparaît à Agny. Dans cette commune, la bataille a été si meurtrière pour ce régiment qu'une rue porte aujourd'hui le nom du 135^e R.I. Le 27 septembre, Julien SEGUINEAU, du 81^e R.I., 44 ans, est supposé décédé, car on n'a pas retrouvé son corps, à Rochincourt, toujours dans le Pas-de-Calais.

On ne sait plus grand-chose de Mesnil-Hurlus, commune de la Marne, de 97 habitants en 1911 et qui est désormais supprimée. Les Allemands y ont déclenché de violentes attaques entre les 22 et 25 septembre 1915. C'est à cette dernière date qu'Eugène COLIN, caporal au 93^e R.I., 24 ans, disparut.



Dans les quelques pages qu'il consacre au front dans son carnet, de la fin décembre 1914 à juillet 1915, notre poilu décrit les conditions de vie épouvantables qui sont les siennes : " *Les 28 et 29 décembre 1914, nous avons de l'eau jusqu'aux genoux dans les tranchées. Le soir du 6 janvier 1915, je me suis couché dans une chambre de repos où il pleuvait. J'étais dans du vrai fumier. Le 14 janvier, 4 obus sont tombés sur notre hangar et ses abords sans faire de mal. On disait que les boches avaient vu la fumée sortir de nos cuisines.* " Pendant six mois, son régiment semble tourner en rond dans les environs d'Arras : 6 jours ici, 5 jours là...entre Wailly, la côte 105, Simencourt,

Berneville, Beaumetz, et, en ce qui le concerne, des alternances entre les premières lignes et l'arrière.

Egrenons quelques correspondances rédigées à la hâte avec ce crayon à mine qui donne une couleur violette si caractéristique aux écrits des poilus :

18 février : " *Je compte aller en permission pour mardi-gras. Espérons que la guerre se finira tant que nous serons ici à l'abri du canon et que l'on n'aura plus la peine de prendre les tranchées !* "

28 février, à sa femme : " *Tu me parles du jardin, mais sans doute que je ne pourrai pas l'ensemencer cette année. La guerre n'est pas prête de finir, à la manière dont ça marche !* "

1^{er} mai : " J'ai reçu le colis. Il était intact. L'alose est très bonne, ainsi que le beurre. "

4 août : " C'est aujourd'hui l'anniversaire de la guerre. Il faut donc partir maintenant pour une deuxième année. Les boches n'ont pas l'air de demander grâce. Qui va demander la paix le premier ? Je suis en bonne santé en attendant ma permission. "

14 novembre, de Wailly : " Depuis le 21 septembre, il y a eu 3 000 morts ; je chercherai le nom d'Edmond POUVREAU. " Du même cantonnement, il écrit à sa femme : " Il est 6 heures et demie. Je viens de dîner avec mon camarade GUILLAUD. On arrive de porter la soupe aux soldats des

premières lignes. Ce soir, je suis décidé à t'écrire une longue lettre. Pour commencer, je vais te dire que les boyaux sont épouvantables tellement ils sont sales. Il a dégelé et plu ensuite. Alors tu vois d'ici, avec une terre grasse, on n'avance pas pour marcher. En sortant de notre grande ferme, je prends d'abord le boyau de l'église ; ensuite, je tombe au château. Après le boyau Parmentier, celui du Crinçon, puis celui appelé Sarrat et le grand boyau du Calvaire. Je poursuis par le boyau d'Hennerault qui me mène en deuxième ligne, qui était autrefois la première. Je marche un bon bout jusqu'au boyau de la Sape 12, et ce n'est pas le plus commode : il est nouvellement fait et conduit directement en première



La Guerre 1914-15
L. C. H. Paris

ALBERT. — L'usine Rochet après le bombardement.
ALBERT. — Rochet factory after the bombardment.

ligne. Il faut se baisser de temps en temps car les balles sifflent par là. Enfin, j'arrive. Je vois d'abord les soldats en train de manger sur une table de vase, debout car il n'y a pas de quoi s'asseoir ni de se coucher. Il faut rester là, les pieds dans la boue, pendant trois jours et trois nuits, entendre les boches, à trente ou quarante mètres, chanter et siffler. Il y a quoi devenir fou. Ah ! Je t'assure que les officiers non plus n'en mènent pas large : ils sont couchés à la même enseigne que nous et ils ne nous brutalisent pas, ce n'est pas le moment ! Cet après-midi, je voyais le colonel qui

disait des petits mots aimables à chacun des poilus : "Allons les enfants, patience, ce n'est que pour trois jours ! Votre capitaine m'a dit qu'il va vous donner aujourd'hui quatre quarts de vin et l'on ira au repos pour six jours à Beaumetz." La lettre devait continuer encore, malheureusement, il ne reste que ce feuillet.

1915 s'achève dans la résignation et la tristesse. A quoi servent ces souffrances, ces listes de morts qui s'allongent, tribut affreusement comptable payé pour le front enlisé d'une guerre dont on ne perçoit pas l'issue ?

1916 : Verdun

Dans l'entourage des anciens combattants, il y a quelques décennies, quand on disait : " *ce-lui-là, il a fait Verdun* ", s'instaurait aussitôt un silence, respectueux et admiratif. L'homme en question se trouvait auréolé d'un imprescriptible brevet de patriotisme et de courage.

Les combats de Verdun se sont déroulés du 21 février à décembre 1916. " *La terrible offensive allemande sur Verdun*, écrit l'historien Jean-Yves LE NAOUR dans *Le petit livre de la Grande Guerre*, (éd. J'ai Lu, 2014) *a au moins démontré une chose pour*

les français : la défense est de loin supérieure à l'attaque et la résistance des hommes à l'enfer du feu plus grande qu'on ne pouvait l'imaginer. "

Cinq soldats de Brains en ont été immédiatement victimes : Pierre ROUSSE, du 19^e R.I., 34 ans. " *Disparu devant Verdun le 17 avril 1916. Prisonnier à Limberg-sur-Lahn, en Allemagne, dans un camp où il est décédé le 2 mai 1916* ", mentionne sa fiche matricule. Sans doute a-t-il été grièvement blessé au combat et récupéré par les allemands dans leurs lignes. Joseph CLAVIER, du 24^e R.I., 33 ans.



Mort au bois de la Caillette, près du fort de Vaux, le 1^{er} juin 1916. Louis VERGER, canonnier servant au 51^e R.A., décédé à Baley-court, à 5 kms de Verdun, le 18 juin 1916. Ce secteur est aujourd'hui appelé la voie sacrée. Deux ont été tués à Bezonvaux, village qui se situait à 11 kms au nord-est de Verdun, détruit complètement par les tirs d'artillerie et qui a été déclaré " *mort pour la France* " après le conflit : René BRONAS, du 119^e R.I., 22 ans, le 18 décembre 1916, et Ferdinand CHESNEAU, du 93^e R.I., 20 ans, le 20 décembre 1916. Ce dernier, note l'administration militaire, " *est tombé glorieusement au cours de l'établissement d'une tranchée avancée sous le feu de l'ennemi.* "

On peut ajouter une sixième victime, même si son décès est plus tardif : Pierre TROUILLARD, du 81^e R.I., gazé à Mayzey, dans la Meuse, le 21 novembre 1916, et qui sera renvoyé le 31 août 1917 à Brains où il mourra le 7 décembre 1918, à 45 ans,

" *d'une maladie contractée en service* ", bien misérable formule administrative qui dissimule mal les souffrances endurées.

Une attitude, rare, car il n'y a pas d'autres exemples dans la cinquantaine de fiches de poilus brennois qui ont été consultées, mérite d'être relevée : celle de Jean CHIFFOLEAU, soldat du 8^e bataillon de chasseurs à pied, 34 ans, qui, effrayé, paniqué par les tirs d'artillerie et la mitraille, a pris la fuite lors de l'une des terribles batailles de la Somme, qui se sont avérées encore plus meurtrières que celles de Verdun. Tenta-t-il de revenir à Brains ? Quoi qu'il en soit, la gendarmerie le ramène à son régiment le 3 janvier 1917. Le Conseil de guerre de la 42^e division " *le déclare coupable d'avoir, au ravin de Maurepas, le 26 octobre 1916, déserté en présence de l'ennemi* " et le condamne, le 8 février 1917, à 10 ans de détention. Il est incarcéré à la prison de Clairvaux où il décédera le 5 avril 1918. Magnanimité ? Souci de respecter l'union sacrée des combattants ? L'autorité lui conférera, comme aux autres soldats qui, eux, ont été tués face à l'ennemi, le statut de " *mort pour la France* ".

A la fin du printemps 1916, notre poilu épistolier, après une intense période de mobilité avec

son unité, se trouve dans le secteur de Verdun, mais à l'arrière, dans un village. Toujours cuistot, il adresse à sa femme, le 14 avril, une carte pleine de franchise et de fidélité : " Je suis à ma popote avec une belle jeune dame. Elle n'est pas bileuse ; le soir elle fait voir sa chambre. Elle m'a montré les portraits de son mari et de son frère. Mon camarade GUILLAUD et moi, nous rigolons quand même de son toupet. Ne sois pas jalouse. Si tu crois que ça me fait quelque chose ! D'abord, je ne te le dirai pas ! Mais tu me connais et ça me laisse bien indifférent. Une seule chose compte pour moi : vivement mon chez nous ! Je t'aime et pense à toi. "

Le 12 mai, il est à Valhey, près de Lunéville : " Les hommes sont à faire des tranchées, écrit-il. Ils travaillent dur, mais ils préfèrent être là qu'en première ligne. "

Le 22 juin, il raconte à son fils le spectacle d'un avion abattu : " Aujourd'hui, notre journée a été marquée par la chute d'un avion boche ; il nous survolait quand un obus de chez nous l'a atteint. Tu parles que tout le monde frappait des mains en le voyant descendre et a couru voir où il tombait. Il a explosé. Seulement, il ne fallait pas trop rester là car les boches ont tiré des coups de canon... Et la guerre ne finit pas..." La carte se termine par le mot d'ordre du général Pétain : " Confiance, on



les aura ", martelé dans l'armée, on le voit, jusqu'aux plus modestes compagnies.

De Beaumont, dans les environs de Toul, le 9 août 1916, il écrit : " J'arrive des premières lignes. On voit très bien les tranchées des boches et les villages qu'ils occupent. Dans certains endroits, il n'y a pas plus de 100 m. entre les lignes. Les sales boches, quand donc s'en iront-ils chez eux ? "

Le dimanche 3 décembre 1916, il pense à sa femme : " Ma chère amie. Il est trois heures de l'après-midi, seul moment de la journée où je suis libre. Aussi, j'en profite pour t'écrire. J'ai bien dormi cette nuit dans la paille ; je n'ai pas eu froid quoiqu'il ait gelé. Aujourd'hui, il fait très beau ; aussi,

les soldats en profitent pour aller se promener. Je viens de voir TASSÉ, de Brains, qui s'en va à Vaucouleurs. Je lui ai payé un café. Il m'a dit que Baptiste PRIN n'avait pas le temps d'aller avec lui ; il est comme moi, toujours occupé. Les sergents sont partis au théâtre avec les deux jeunes filles de la maison où nous sommes. Si tu voyais les belles toilettes que les femmes portent par ici : on se croirait dans la rue Crébillon ! Nous sommes dans un pays charmant ; les habitants le sont aussi. C'est dommage qu'on ne va pas y rester longtemps. Il est vivement question de partir : c'est même marqué sur le rapport. On irait toujours du côté d'Einville, mais comme travailleurs. Allons tant mieux ! Espérons que l'hiver se passera comme ça et qu'on ne prendra pas les tranchées. Une



Cinq camarades du Front. François Berthomé, du bourg, est le 4^e à partir de la gauche

autre nouvelle court : la guerre va finir bientôt. Pourvu que ce ne soit pas un canular ! Il paraît qu'à Paris et à la Chambre des Députés, ça va très mal. Vivement que l'on retourne chez soi, vainqueur ou vaincu ! Que l'on nous fiche la paix ! C'est le désir de tout le monde. Ce matin, est passé au-dessus de nous un dirigeable français. Je n'en avais encore jamais vu. C'est énorme. Je ne sais où il allait ; il effectuait sans doute un exercice. Allons, je termine. Il est temps de mettre mon rôti à cuire. Je demande des conseils à la patronne ; elle est

un vrai cordon bleu. C'est embêtant de m'en aller si vite ! Elle m'aura montré à faire bien des choses. Bien à toi et bon courage. François qui t'aime. "

Mélancolie et fatalisme restent vifs, en particulier le 23 décembre. Il prend son crayon : *" Voilà le troisième Noël que je passe à la guerre. Je t'assure que ce n'est pas gai comme chez nous. Pourtant, on va essayer de le fêter un peu : nous avons une oie, un lapin et bien d'autres bonnes choses. "*

1917 : marre de la guerre, mais la faire quand même

1917 est une année charnière.

Sur le plan politique, un courant pacifiste s'amplifie, mais il se heurte aux nationalistes, tenants d'une intervention militaire encore plus intense pour arracher la victoire coûte que coûte. Cette dernière tendance, personnalisée par Clemenceau, s'imposera.

A l'est, les révolutions russes permettent le redéploiement des troupes allemandes sur le front ouest, mais l'entrée en guerre des Etats-Unis aux côtés des Français et des Anglais va modifier le rapport de force.

Enfin, le fiasco de l'offensive française du Chemin des Dames, le 16 avril 1917, a une conséquence inattendue. Comme l'explique l'historien Jean-Yves LE NAOUR, *" Les soldats, las de servir de chair à canon, font entendre leur mécontentement, refusent de monter en ligne, de sortir des tranchées ou d'obéir à leurs supérieurs. Ils chantent l'Internationale, arborent le drapeau rouge et conspuent les chefs qui les ont amenés à ce désastre. Si les deux tiers des unités françaises sont touchées par la contestation, le nombre de mutins*



14

n'a semble-t-il pas dépassé les 40 000. " Rapporté aux centaines de milliers de soldats présents sur le front, le pourcentage est effectivement faible, mais suffisant pour marquer les esprits.

Les familles brennoises perçoivent-elles des signes de cette évolution de la guerre ? Sans aucun doute, grâce à plusieurs facteurs. Premièrement, il y a les nouvelles du front données par les poilus lors de leurs permissions, plus nombreuses après les mutineries. Deuxièmement, des informations sur la situation nationale doivent circuler dans les rangs des ouvriers d'Indret, l'arsenal de la marine transformé en usine d'armement, où travaillent plu-

sieurs habitants de la commune, qu'ils soient affectés militaires ou civils. L'importance de ce site industriel durant la guerre se mesure avec son effectif de 1918 : 2400 personnes y travaillent. Troisièmement, à partir de l'été, on rencontre des militaires américains à Nantes ; les gens de Brains ne sont pas sans se rendre dans la grande ville, de temps à autre, par le vapeur l'Abeille. Ils comprennent la raison de leur présence. Quatrièmement, la Société Française Radio-Electrique entreprend le 15 mai 1917, pour le compte de la Marine Nationale, la construction de la station de T.S.F. de Basse-Lande, sur 24 hectares réquisitionnés à la hâte. Pour donner une idée de l'ampleur du chan-

tier, signalons que, la semaine du 22 au 27 juillet 1917, 182 personnes, dont 80 prisonniers de guerre allemands employés au terrassement, sont sur place. Le poste est en mesure d'émettre et de recevoir des télécommunications le 20 octobre 1917.

La ligne de front continue, pendant ce temps-là, d'être agitée par des soubresauts mortels. François JAMET, caporal au 156^e R.I., 23 ans, est " tué à l'ennemi " à Verneuil-Beaulne, le 19 avril 1917. Alfred VINET, du 62^e R.I., 25 ans, qui, de surcroît, avait été blessé au combat de la ferme de Beauséjour dans la Meuse le 11 janvier 1916, meurt devant Ailles, le 5 mai 1917. Verneuil-Beaune, situé près de Craonne,

et Ailles sont des localités de l'Aisne, proches du chemin des Dames. Pierre DURAND, dont la fiche matricule ne précise pas l'unité, 43 ans, est tué le 28 septembre 1917 en forêt de Parroy, au nord-est de Lunéville. Les circonstances de sa mort lui valent une citation et la croix de guerre avec étoile d'argent : "*soldat très courageux. A été tué à son poste de combat en contribuant à repousser un ennemi très supérieur en nombre.*"

Retrouvons notre poilu. Le 16 janvier 1917, il écrit à son fils, de Brin-sur-Seille, à 20 kms de Nancy, village-frontière depuis l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne en 1871: "*Cela fait drôle quand même d'entendre ici parler*



de Brin. Il n'y a qu'une rue à traverser et nous sommes chez les Allemands. On voit très bien leur pays. Là, ils sont chez eux ; il n'y a pas de tranchées, que des sentinelles, nuit et jour. Le pays est tout cassé, comme partout où la guerre est passée. Je couche dans une cave. Je fais la cuisine dans une usine que l'on nomme le four à chaux. "

La troisième semaine de janvier, il est particulièrement prolix. Le 20 : " Je t'écris toujours de ma cave. Il y a un rat qui vient toutes les nuits nous réveiller. Impossible de l'empêcher d'entrer car il mange les planches que l'on met pour boucher les trous. Les boches ont tiré partout autour de nous. Heureusement que tous leurs obus n'éclatent pas ; il en est tombé

pas loin de nous. " Le 24 : " Tout gèle : les patates, les carottes, les oignons, tous les légumes et même le vin dans les barriques. Il y a des hommes qui tombent de congestion par le froid. Il fait bon être cuisinier, au moins, j'ai toujours du feu. Les boches nous ont encore canardés aujourd'hui ; et même, ils nous envoient les gaz. Il faut toujours avoir un masque avec soi. " Le 26 : " Je couche tout habillé ; je ne quitte que mes sabots. C'est défendu de se déshabiller : on est trop près des boches. "

En août, est-ce la conséquence des mesures d'apaisement prises après les mutineries : fin des offensives, permissions, amélioration du quotidien ? Le ton est plus rasséréné. Le 10, il écrit : " Prenons



encore patience et espérons que la fin soit proche. " Le 23, il envoie à son fils une carte de Jarville, juste au sud de Nancy, dans laquelle il ne revient pas sur le caractère mortifère de la tranchée mais s'attarde sur sa rencontre avec des combattants africains : les fameux tirailleurs sénégalais, peut-être. " *Je suis très bien quoiqu'en première ligne. En ce moment, la mitrailleuse marche. Nos nègres sont partis. Ils étaient bien rigolos, surtout à cause de leur manière de se faire comprendre. Ils auraient si bien voulu savoir lire !* "

L'année s'achève avec une espérance qui semble reposer sur des pressentiments plus solides qu'auparavant. C'est une vraie carte de circonstance, et non une banale carte postale de la contrée où il se trouve, qu'il adresse à sa femme le 26 décembre : " *Je t'envoie déjà mes vœux de bonne année, si l'on peut dire, à force de répéter que la guerre va finir. Je ne crois tout de même pas qu'elle va dépasser 1918. Qu'elle vienne donc bien vite, cette paix tant attendue !* "

1918 : jeter ses dernières forces dans la bataille

L'année 1918 est marquée par des offensives allemandes entre le 21 mars et le 15 juillet, suivies de contre-offensives alliées qui contraindront l'adversaire à demander l'armistice. Quelles que soient les stratégies, des soldats meurent toujours au combat.

Jean-Marie SÉGUINEAU, du 251^e R.I., 34 ans, disparaît à Loëre en Belgique le 20 mai 1918. Il a été blessé deux fois : d'abord, par balle, à l'avant-bras droit le 21 janvier 1915 ; puis le 21 mai 1916 au Mort-Homme, à l'épaule gauche et à la tête par un éclat d'obus. Son beau-frère,

Elie PIPAUD, caporal au 320^e R.I., 39 ans, est " *tué à l'ennemi* " le 21 juillet 1918, au Bois du Roi, entre Oulchy-le-Château et Château-Thierry. Il a été cité à l'ordre de son régiment pour avoir " *le 24 septembre 1917 maintenu son groupe dans la tranchée dans des conditions difficiles et abattu de sa propre main plusieurs ennemis.* " Ces actes lui ont valu la Croix de Guerre. Le lendemain, il sera blessé à l'œil par un éclat d'obus, au Bois des Lauriers.

Emile BOUTARD, sergent au 153^e R.I., 35 ans, trouve la mort près de Château-Thierry le 6 juillet

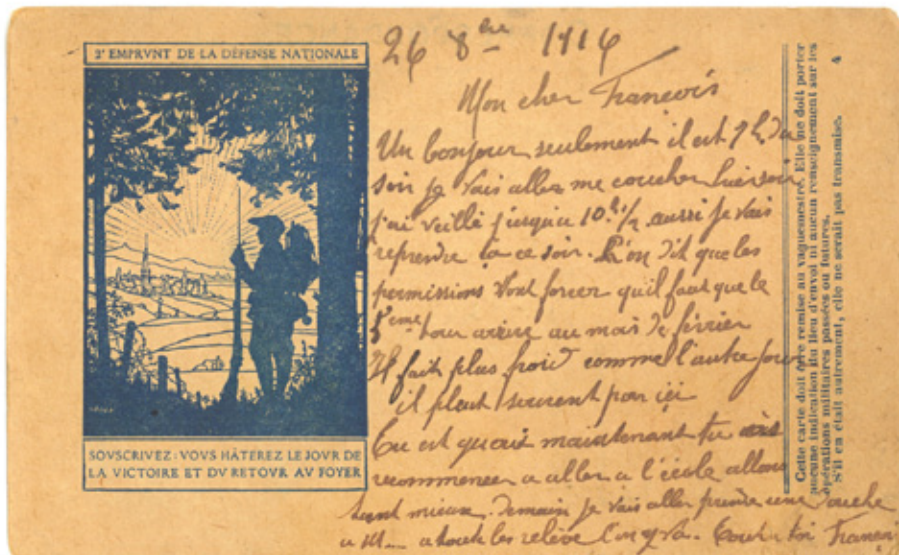
let 1918. " *Tué à l'ennemi* " précise sa fiche matricule. Originaire d'Héric, il était instituteur public à Brains depuis 1909. Lui aussi, avait été blessé. C'était à Hébuterne, le 6 juin 1915.

Le dernier tué au combat, à Vatry dans la Marne, le 6 octobre 1918, est Jean-François COLIN, du 18^e bataillon de chasseurs à pied, 37 ans. Il avait été blessé dans l'Aisne le 2 novembre 1914 ; évacué pour maladie le 14 mai 1916 et le 4 mai 1917 ; atteint au bras droit par une balle le 29 mai 1918 ; la jambe gauche fracturée par une balle quatre mois plus tard. Piètre récompense de l'héroïsme, une citation lui est décernée trois semaines après son décès : " *Bon chasseur ayant toujours eu une bonne conduite au feu. A été blessé trois fois dans l'accomplissement de son devoir.* " Son beau-frère, Léon GARNIER, on l'a vu, avait été l'un des premiers tués de la guerre, quatre ans jour pour jour avant lui.

Notre poilu épistolier devient moins disert, en cette année 1918. Certes, il donne presque quotidiennement de ses nouvelles, mais les lettres qu'il écrit à sa femme ne mentionnent pas le lieu où il se trouve. Elles dénotent la lassitude de cet homme de 44 ans, son espoir d'un proche dénouement du conflit, comme l'ali-

mente la rumeur. Sa compagnie ne monte désormais que rarement en première ligne, elle est affectée à des travaux de confortation à l'arrière : la relève des classes d'âge plus jeunes est arrivée. Alors, ses missives se bornent à des banalités : " *je n'ai rien d'intéressant à te raconter ; je suis en bonne santé ; vivement la fin de la guerre !* "

Et cette fin de la guerre tant espérée, la voici. Le lundi 11 novembre 1918, il sait que l'empereur Guillaume II a abdiqué le 9 et que l'armistice est signé le jour même. Il annonce à sa femme : " *Ma chère amie, enfin, c'est fait ! La paix est signée. Hier soir, les Américains fêtaient l'abdication de Guillaume II. Ce soir, c'est bien pire, il y a des feux de joie allumés partout, des fusées de toutes les couleurs, des coups de fusil, la musique, les cloches au loin. Il y a de quoi être content ! Le lieutenant DAMIEN est allé à Verdun et il dit que c'est encore pire. Maintenant, on se demande ce que l'on va faire de nous. Les uns disent que l'on peut nous garder encore un mois, les autres 15 jours ; personne ne sait rien. Mais, le grand pas est fait, c'est le principal. Le canon, on ne l'entendra plus et l'on ne craindra plus les avions. Patiente donc encore un peu. J'espère que cet hiver je serai là pour te réchauffer les pieds. Tout à la joie ! Ton mari.* "



Le soldat François Berthomé utilise, le 26 octobre 1916, une carte de correspondance des armées, pour écrire à son fils également prénommé François

Puis, il adressera deux cartes à son fils : l'enthousiasme et la verve l'habitent à nouveau. Le 18 novembre : " Je vais aller vous voir bientôt et ce ne sera plus une permission de 10 jours, mais pour toujours ! Quelle chance que ce soit fini ! Le lieutenant a vu les prisonniers français qui revenaient d'Allemagne : ils faisaient grand pitié, marchant depuis trois jours. Nous n'avons pas à nous plaindre à côté de ces malheu-

reux et de tous ceux qui vont revenir dans ces pays où il ne reste plus rien. Ah, les sales boches, ils ne seront jamais assez punis ! " Le 30 novembre : " J'attends avec impatience la démobilisation. " Formule concise, mais lourde de signification : l'espoir de retrouver le quotidien. C'est une tranche de vie de 52 mois qui s'achève pour ce poilu parti depuis le 2 août 1914 ; il ne l'oubliera jamais.

1919 : le retour au foyer

La démobilisation demande plusieurs mois. Notre épistolier a retrouvé sa famille le 28

décembre 1918, mais la plupart des soldats de Brains ne sont revenus chez eux, semble-t-il, que

dans le courant de 1919. Les exemples qui suivent prennent valeur de sondage. Baptiste PRIN est démobilisé le 13 janvier 1919 ; Henri ALLARD, le 25 février ; François BOUQUET, fraîchement nommé sergent en 1918, le 14 juillet ; il sera promu lieutenant de réserve en 1924 ; Julien JAMET, le 21 juillet ; Julien VINET, incorporé le 6 septembre 1914 comme matelot au 3^e Dépôt des Equipages de la Flotte à Lorient parce qu'il était chaudronnier à Indret, le 10 septembre ; Elie VINET, après avoir été prisonnier des Allemands du 28 octobre 1917 au 26 décembre 1918, le 11 septembre ; Fernand HÉRET, de la classe 1917, engagé le 3 septembre 1916, le 24 septembre ; François HÉRET, de la classe 1913, fera partie des troupes d'occupation de la Rhé-

nanie, comme l'atteste la carte postale qu'il a adressée à sa fiancée. Il rentre à Brains le 31 août 1919.

Certains soldats ont connu d'autres théâtres d'opérations. C'est le cas de Louis CORMIER, blessé trois fois au cours de la guerre, qui avait rejoint l'armée d'Orient du 14 juillet 1915 au 9 octobre 1915. Également celui de Jean Théophile ALLARD, un des frères d'Henri, qui ayant été affecté le 24 avril 1918 au 3^e Groupe d'Artillerie de Campagne d'Afrique à Constantine, meurt à l'hôpital militaire de Nice le 28 septembre 1918.

Sans doute trouverait-on un panel de situations encore plus large si l'on cherchait à connaître les états de services de tous les Brennois qui ont été mobilisés.



1919-1920 : authentifier les disparitions et enregistrer de nouveaux décès

Les corps des victimes de la guerre avaient été inhumés à la hâte près des lieux des combats ou transférés dans les communes de résidence lorsque les décès étaient survenus soit à l'hôpital, soit chez eux. Mais les ravages de l'artillerie ennemie ont enfoui sous des tonnes de gravats ou projeté à la ronde des morceaux de corps humains impossibles à identifier. Il fallait se résoudre à la procédure de la déclaration judiciaire de décès. Ainsi, en octobre 1919, est transcrit dans le registre de l'État-Civil le jugement rendu par le Tribunal de Première Instance de Nantes qui " *déclare constant le décès survenu au bois de la Caillette, à Vaux, le 1^{er} juin 1916* " de Joseph CLAVIER, dont on a déjà parlé. Suivront neuf décisions similaires, échelonnées jusqu'en octobre 1921.

Le 25 novembre 1919, Gaston VIXE, 27 ans, originaire du Lot-et-Garonne, décède à son domicile, à la Proutière. Relevant du 5^e Dépôt des Equipages de la Flotte à Toulon, il était alors en convalescence.

En 1920, deux autres décès, liés directement à la guerre, sont enregistrés. Joseph LE PENNEDU, né à Marzan dans le Morbihan, domestique à la Cour de Jasson, 36 ans, réformé à une date non précisée, meurt à l'hôpital militaire Broussais de Nantes, le 2 avril 1920. C'est officiellement le 35^e mort pour la France de la commune. Un mois auparavant, le 5 mars 1920, Jean-Marie COLIN, 34 ans, réformé depuis le 7 avril 1916, était décédé à Brains. Le qualificatif " *mort pour la France* " ne figure pas dans l'acte le concernant, mais cela n'a pas empêché sa femme d'obtenir une pension de veuve de guerre. Pourquoi la mention dans un cas et pas dans l'autre ? Le doute qui s'instaure sur certaines décisions administratives peut s'appliquer aussi à la cause de décès prématurés qui vont se produire les années suivantes parmi les anciens combattants : seront-ils dus ou non à des blessures reçues ou à des maladies contractées pendant la guerre ?

1921 : graver le souvenir des morts dans la pierre

Le 20 janvier 1920, le conseil municipal décide l'érection d'un monument aux morts. La dépense, considérable pour le budget communal de l'époque, est censée être couverte par une souscription publique, une subvention de l'État et une participation communale. C'est l'entreprise VALLET, de Nantes, qui a établi le projet : sur un socle de granit, une stèle en calcaire de Lavoux couronnée d'une croix de guerre. Le devis s'élève à 8.500 F. La délibération municipale est approuvée par un décret du Président de la République signé le 15 décembre 1920.

La souscription publique rapporte 2.500 F., l'État verse une subvention de 825 F., et la commune contracte un emprunt de 5.500 F. auprès du Crédit Foncier, remboursable en 15 ans. L'exécution du projet nécessite aussi de déplacer l'entrée du cimetière de quelques mètres vers le chemin départemental. L'accord donné par le Préfet le 27 juillet 1921 permet le lancement des travaux.

Quatre mois plus tard, le curé ECHELARD peut noter sur le registre paroissial : *" le dimanche 30 novembre 1921 à 2 heures de l'après-midi, a eu lieu la bénédiction solennelle du*



Le cortège en marche vers le cimetière, pour la bénédiction du Monument aux Morts

monument élevé dans le cimetière à la mémoire des enfants de la paroisse morts pour la Patrie. " Le monument aux morts constitue le point d'orgue de la guerre.

Le rappel des années douloureuses, de 1914 à 1921, suscite pour nous des questionnements. Qu'est-ce que l'héroïsme ? Ariane CHARTON, auteure du Petit éloge de l'héroïsme, (éd. folio Gallimard, 2014) écrit : " *Dès la fin de l'année 1914, alors que l'on passe d'une guerre de mouvement à une guerre de position, l'héroïsme consiste avant tout à rester maître de ses nerfs. Quelques instants d'action pour des heures d'attente, sous une menace invisible, avec comme cadre un trou souvent boueux dans lequel on ne peut rester debout sans risque. Pour ces poilus, déracinés de leur quotidien modeste et noyés dans la masse, l'héroïsme permet d'accéder par l'action à une part de grandeur et d'immortalité. Plusieurs écrivains évoquent ainsi ces soldats qui ne cachent pas leur peur, maudissant ce conflit lors du repos et qui, dans un moment de danger, font preuve d'un courage olympien, comme détachés d'eux-mêmes pour s'élever au rang de héros mythique. L'héroïsme, c'est être un autre que l'on ne soupçonnait pas d'exister en soi.* "

Sur quelles valeurs l'unanimité qui s'est manifestée dans la

population pour honorer les morts s'est-elle fondée ? L'union sacrée : tout le monde est censé avoir participé à l'effort de guerre selon ses possibilités. On a fait fi des clivages idéologiques, politiques et sociaux. L'égalité : quels que furent leur grade, leur attitude au combat, leurs mérites, leurs condamnations même, les victimes sont listées sans signe distinctif. Ces deux principes méritaient d'être relevés car ils sont caractéristiques de la période.

Dans son introduction, le rapport officiel sur les manifestations prévues pour commémorer le Centenaire, de 2014 à 2018, situe l'enjeu : " *Durant quatre ans, les Français replongeront au cœur d'un temps révolu mais qui demeure pourtant étrangement familier : durant quatre ans, le temps d'une commémoration, la société française retrouvera son passé et ses racines, ses ancêtres et ses morts, ses terroirs et ses clochers ; elle retrouvera un événement fondateur qui a bouleversé le quotidien de nos aïeux, transformé leurs modes de vie et façonné le monde qui est le nôtre.* "

A sa mesure, la commune de Brains s'inscrit dans cette démarche.

Yves LOSTANLEN

Mairie de BRAINS

2 place de la Mairie - 44830 BRAINS
Tél : 02 40 65 51 30 - Fax : 02 40 32 68 96
info@mairie-brains.fr - www.mairie-brains.fr



Sur les 15 conscrits de la classe 1912 qui posent devant le photographe, 4 mourront à la guerre :
E. BUORD, E. DROUET, P. MAINGUY domiciliés à Brains, et J. COUIN habitant alors au Pellerin
Collection Bertrand GUÉRIN